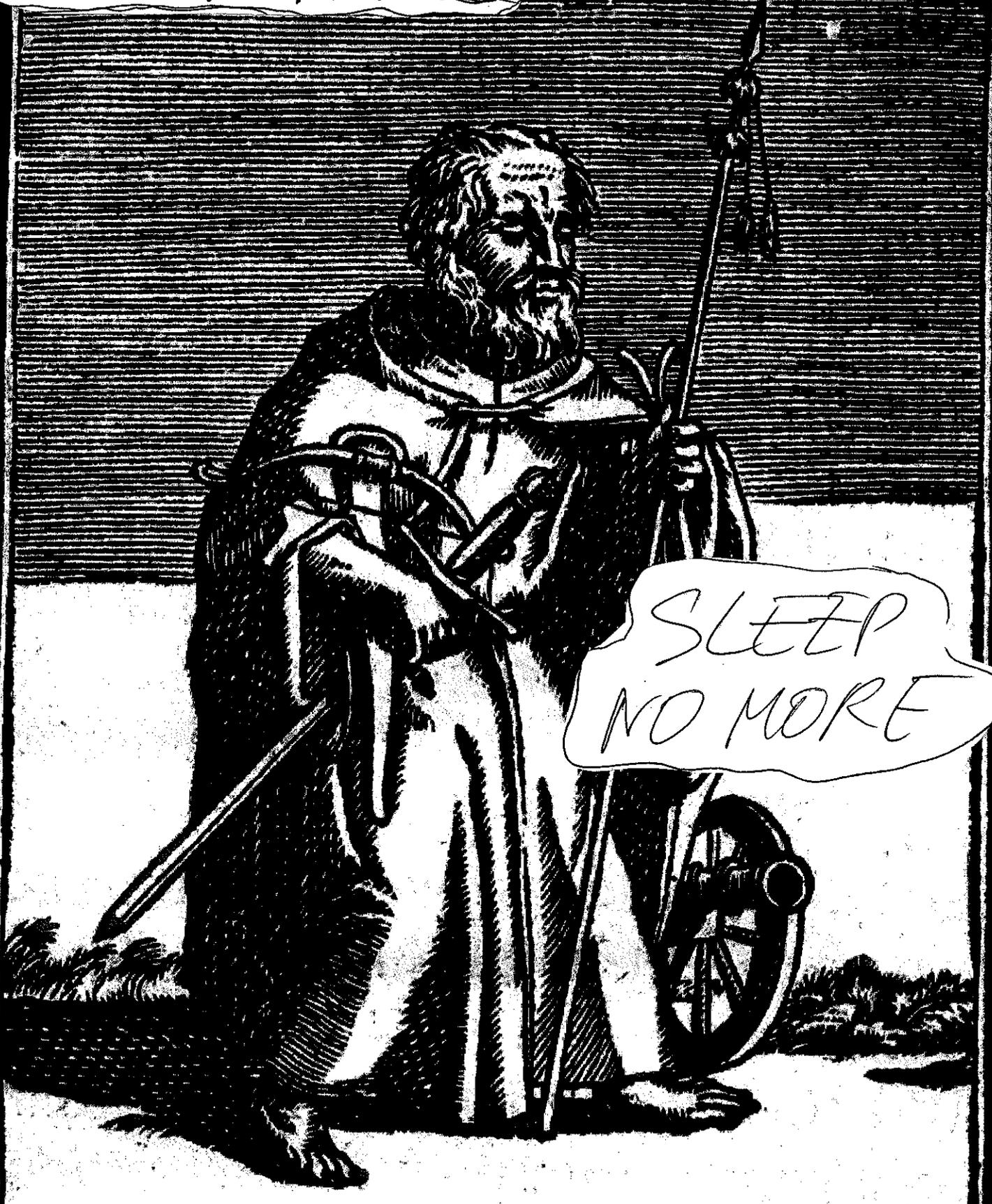


THEATRE PERMANENT

18 JANVIER 2014

JOURNAL

n° 74



SLEEP
NO MORE

P.L.S.

A HEAVY SUMMONS LIES LIKE LEAD UPON ME, AND
YET I WOULD NOT SLEEP : MERCIFUL POWERS,
RESTRAIN IN ME THE CURSED THOUGHTS THAT
NATURE GIVES WAY TO IN REPOSE!



10470

Une torpeur de plomb m'invite à sombrer, mais je ne m'endormirai pas comme ça. Puissances miséricordieuses, épargnez-moi les mauvaises pensées où la nature se vautre quand elle est au repos !

Battre la nuit

Essayer de battre la nuit à son propre jeu, à rebours depuis l'aube pour la faire remonter au coucher des lumières. Ne pas laisser le sommeil gagner la partie. Ne pas succomber à l'appel du rêve. Ne pas être reposé, ne pas attendre le repos – *Sois sage ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille, tu réclamais le soir, il descend le voici*. Ne pas partir avec le projet d'être tranquille. Ne pas partir. Ne pas recommencer. Essayer de croire qu'on choisit ce qui existe. S'efforcer de croire qu'on pourrait être d'accord. S'efforcer d'être lueur quand on est ver à peine luisant. S'efforcer d'aimer son destin, qui ne sera pas y croire. Se persuader d'être maître de ce qui est et de ce qui n'est pas – *Sleep no more, sleep no more Macbeth* –, maître de ce qui n'a jamais été et l'œil étrange de ce doux rêve, comme le corbeau perché sur le buste braillant son NEVERMORE. Être à soi, toujours, le bourreau et la victime, toujours, celui qui décide et celui qui consent. Ne pas voir hier, ne pas voir aujourd'hui, ne pas voir demain. Ne pas voir. Cercler l'arène du combat de l'ange. Ne pas partir. Ne pas se reposer. Ne pas reposer.

Déchirer ce qui interrompt le bruissement de l'existence. Être sans refuge. Être sans lieu-nepasyêtre. L'avoir perdu. L'avoir détruit. L'avoir quitté. Ce qui revient au même. Ne pas se retirer. Ne pas chercher à aller derrière. Être devant. Faire face. Crever de peur. Mais y aller. Quand même. Ne pas traîner le jour dans la nuit. Ne pas couler la nuit dans le jour. Brûler à la connaissance nocturne. Cette lucidité qui est un enfer. Collecter tout ce que disperse le jour, retrouver les remords, les hontes, les faiblesses, les regrets, les inaccomplis.

Ne voyais-tu pas comme j'avais besoin de toi pour déposer les armes ?
Disait le roi Macbeth à la reine Lady.

Et la reine Lady répondait au roi Macbeth :
Donne-moi cette lame, ma colombe, laisse-moi parler à l'enfant de ton rêve.

Mais le roi Macbeth s'allongeait dans la terre. Comme s'il attendait que la fin vienne décider pour lui.

Et la reine Lady regrettait d'être seule, abandonnée à son rivage. Là où ils auraient pu se sauver d'être deux.

Reprendre la vie depuis son terme, relever le corps du vieux mort dans la pièce d'à-côté, nettoyer ses vêtements, soigner son corps malade, les blessures sur le torse, en recoudre les pans, laver d'une main douce le sang qui a séché, oublier le poignard et oublier les cris, tailler la barbe, les ongles les couper – ils poussent encore même quand la viande suinte –, peigner ses cheveux gris, emmêlés dans le cercueil, replacer la couronne, replacer le sceptre, soigner l'autre mort, panser ses blessures, les entailles les maquiller, oublier les fils, réveiller tous les morts : le malade, l'assassin, le père, la mère, l'accidenté succombant aux séquelles, l'enfant mort dans son sommeil, le pendu de la famille, le noyé de la famille, le second pendu de la famille... Les réveiller tous à coup de claque et les ramener depuis la fin jusqu'au début.

Les regarder avec l'émotion irritante des photos de famille.

Savoir qu'on crève de cette solitude et pourtant on continue.
Aller à demain, aller à la nuit, aller à l'innocence comme on va cueillir l'aube.
Aller à l'inadvenu.

Imaginer que le réel est encore gros.

Parce que demain et demain et demain.

Faire de même avec la nuit. Chaque soir, une nouvelle guerre. Chaque matin, une nouvelle plaie. Comme elle te semblera longue ton existence Macbeth, avec ces nuits qui semblent impossibles à passer, impossibles à franchir – alors qu'il suffirait de se couler dedans.

Vivre au-dedans, vivre les épaules voûtées, vivre la tête baissée pour éviter les parois de soi-même, parce qu'on s'y cogne trop souvent.

Vivre dans les décombres du rêve qu'on n'aura pas assassiné.

Parce que lui il ne crève pas si facilement.

Vivre.

Vivre.

Est-ce qu'il faut tirer le corps dehors pour l'épuiser contre le monde ? Est-ce qu'il faut le jeter pour casser ce trop plein de soi qui étouffe chaque jour ?

Chaque soir, tu l'attends, chaque matin, il a fui. Et la nuit longue alors d'avoir inventé ses artifices pour que tu ne dormes plus.

Esquiver toujours à dessein ce qui cherche à nous perdre.

Comme de marcher sur son ombre – on finira bien par y arriver.

Voilà, aller et marcher, voilà.

Dormir et vivre, voilà.

Qui serait oublier. Qui serait recommencer. Qui serait être. Qui serait.

Chère vieille Écosse, aux cernes insomniaques, titubant dans les rues de tes rêves de grandeurs, clocharde ivre hélant les cieus de néons qui éclairent nos parkings. Tu as bien travaillé. Te voilà riche à présent de ces rêves sans nuit. Tu es grande de tes décombres. Et chacun s'étonne de découvrir que les fantômes et les morts sont plus nombreux que les palais. Chère vieille Écosse, tu as des mains de jeune fille mais tu renifles le cadavre.

Et Macbeth, ce pauvre garçon, qui a fait l'acte. Regarde-le. Ses paumes ont la couleur de tes fantasmes. Et l'enfant de son crâne ne sait plus comment reposer son corps entre tes mamelles. Il aurait tant besoin d'entendre Sonia. D'entendre Sonia la résignée. Sonia la docile. Sonia aux rêves blancs comme sont blanches ses nuits. Sonia qui parle la voix du sommeil, la voix de la réparation, de la rédemption et de la délivrance. Il aurait tant besoin que Lady lui offre la promesse d'un demain.

Nous nous reposerons !

Nous nous reposerons !

Nous entendrons les anges, nous verrons tout le ciel constellé de diamants, et nous verrons le mal terrestre,

toutes nos souffrances se noyer dans la charité qui remplira le monde entier, et notre vie deviendra douce, tendre, légère, comme une caresse.

Je crois, je crois...

Regarde-le, chère vieille Écosse, l'enfant que tu as produit, cet enfant de tes crimes et de tes landes, qui ne croit plus en rien.

We are such stuff as dreams are made on, and our little life, is rounded with a sleep,

Mais comme elle est étrange, cette vie, quand le sommeil ne la berce plus.

Barbara Métais-Chastanier

SABLES

Le marchand de sable se fait assassiner au détour d'une impasse son sac se vide dans les rues les grains tombent sur le macadam et le sol s'endort. Il n'a pas commencé sa tournée que le roi l'a tué.

BIG BROTHER IS WATCHING YOU les machines ne connaissent pas le sommeil elles veillent sur les zones d'ombres et les détruisent leur œil ne perd jamais le fil de la vérité-jour.

Le roi avait un rêve, un rêve d'homme éveillé : contrôler chaque instant de vie en son royaume, vérifier que nulle ornière n'entrave la destinée qu'il se taillait à coups de poignard. Le marchand est mort et le roi a posté des espions auprès de tous les citoyens pour que, jour comme nuit, nul n'échappe à son regard.

Les caméras braquent leurs yeux immortels sur les écarts des hommes et le roi aimerait mais n'ose se croire choisi des dieux. Au cas où les dieux de leurs regards omniscients regarderaient d'un autre côté, le roi garantit ses arrières et fait poster des caméras dans les rues de la ville.

Le roi tue le marchand de sable il gît contre terre le sac contre son ventre ouvert les grains se déposent. Dans la ville, quelqu'un apparaît au coin de la rue. Il crie « Le marchand de sable s'est fait assassiné, le marchand de sable s'est fait assassiné ! »

« Mais qui a fait ça ? » dit le roi. Et la foule contemple le cadavre. Dieu maintenant te regarde même aux toilettes mon petit.

Dans la rue les gens hésitent. Certains crient « Nous venons de gagner la moitié du temps de notre vie ! Alléluia nous sommes presque immortels nous n'avons pas besoin de sommeil ! »

Mais l'homme se ramasse, les dieux ne regardent plus vers la terre et les rues n'ont pas encore de lampadaires.

Alors la torpeur monte.

Eux les machines ils nous regardent ils sont organisés ils voient tout rien ne leur échappe nous ne pouvons plus agir nous ne referons plus le monde la révolution est passée. La buée s'accumule dans les yeux le monde est devenu vitreux. Nous voyons tout mais nous n'avons pas la capacité d'organiser les informations comme des éclats elles se brisent sur les paupières les soubresauts des cauchemars hantent les bonnes gens leurs deux oreilles ne dorment plus sur l'oreiller l'oreille entend les bruits de la télévision qui tourne toute la nuit.

Le sommeil est mort au loin des caméras les bonnes gens éveillés jouent au loto ils glissent vers les plages exotiques le marchand est parti les cocotiers ne souriront plus les enfants ne nageront plus aux flancs des dauphins.

BIG BROTHER IS WATCHING YOU dans la pièce voisine la femme du roi entend ronfler la machine à la place de son mari, elle n'arrive pas à dormir, la femme du roi rêve du beau marchand elle cherche le cadavre dans les rues mais le cadavre a disparu à sa place dans le macadam se sont formés des sables mouvants son mari le roi crie la taille déjà engloutie dans les sables il se débat s'enfonce sa tête dépasse encore la femme du roi reste à l'écart les caméras regardent le roi englouti sous les sables vers les profondeurs de la terre les caméras diffusent les images. La femme du roi à l'écart enregistre elle caresse ses mains toutes fines toutes lisses pas un grain de sable toutes lisses toutes fines elle frotte ses mains vides aux images qui défilent dans l'appareil de la pièce voisine.

LE SOMMEIL, LA NUIT

Que se passe-t-il la nuit ? En général, nous dormons. Par le sommeil, le jour se sert de la nuit pour effacer la nuit. Dormir appartient au monde, c'est une tâche, nous dormons en accord avec la loi générale qui fait dépendre notre activité diurne du repos de nos nuits. Nous appelons le sommeil, et il vient ; il y a, entre lui et nous, comme un pacte, un traité sans clauses secrètes, et par cette convention il est entendu que, loin d'être une dangereuse force ensorcelante, domestiqué, il se fera l'instrument de notre puissance d'agir. Nous nous donnons à lui, mais comme le maître se confie à l'esclave qui le sert. Dormir est l'action claire qui nous promet au jour. Dormir, voilà l'acte remarquable de notre vigilance. Dormir profondément nous fait seul échapper à ce qu'il y a au fond du sommeil. Où est la nuit ? Il n'y a plus de nuit.

Le fait de dormir est un événement qui appartient à l'histoire, de même que le repos du septième jour appartient à la création. La nuit, quand les hommes la transforment en pur sommeil, n'est pas une affirmation nocturne. Je dors, la souveraineté du « Je » domine cette absence qu'elle s'octroie et qui est son œuvre. Je dors, c'est moi qui dors et nul autre — et les

M. BLANCHOT, L'ESPACE LITTÉRAIRE

hommes d'action, les grands hommes historiques, sont fiers de leur parfait sommeil d'où ils se lèvent intacts. C'est pourquoi, dans l'exercice normal de notre vie, le sommeil qui parfois nous étonne, n'est nullement un scandale. Que nous soyons capables de nous retirer du bruit quotidien, du souci quotidien, de toutes choses, de nous et même du vide, cette capacité est le signe de notre maîtrise, une preuve tout humaine de notre sang-froid. Il faut dormir, c'est là le mot d'ordre que la conscience se donne, et ce commandement de renoncer au jour est l'une des premières règles du jour.

Le sommeil transforme la nuit en possibilité. La vigilance est sommeil quand vient la nuit. Qui ne dort pas ne peut rester éveillé. La vigilance consiste dans le fait de ne pas veiller toujours, car elle cherche l'éveil comme son essence. Le vagabondage nocturne, le penchant à errer quand le monde s'atténue et s'éloigne et même les métiers qu'il faut bien exercer honnêtement la nuit attirent les soupçons. Dormir les yeux ouverts est une anomalie qui indique symboliquement ce que la conscience commune n'approuve pas. Les gens qui dorment mal apparaissent toujours plus ou moins coupables : que font-ils ? Ils rendent la nuit présente.

Le sommeil, disait Bergson, est désintéressement. Le sommeil est peut-être inattention au monde, mais cette négation du monde nous conserve au monde et affirme le monde. Le sommeil est un acte de fidélité et d'union. Je me confie aux grands rythmes naturels, aux lois, à la stabilité de l'ordre : mon sommeil est la réalisation de cette confiance, l'affirmation de cette foi. C'est un attachement, au sens pathétique de ce terme : je m'attache, non point comme Ulysse au mât par des liens dont je voudrais ensuite m'affranchir, mais par

une entente qu'exprime l'accord, sensuel de ma tête avec l'oreiller, de mon corps avec la paix et le bonheur du lit. Je me retire de l'immensité et de l'inquiétude du monde, mais pour me donner au monde, maintenu, grâce à mon « attachement », dans la vérité sûre d'un lieu limité et fermement circonscrit. Le sommeil est cet intérêt absolu par lequel je m'assure du monde à partir de sa limite et, le prenant par son côté fini, je le saisis assez fortement pour qu'il demeure, me pose et me repose. Mal dormir, c'est justement ne pouvoir trouver sa position. Le mauvais dormeur se tourne et se retourne à la recherche de ce lieu véritable dont il sait qu'il est unique et que, dans ce point seul, le monde renoncera à son immensité errante. Le somnambule nous est suspect, étant cet homme qui ne trouve pas de repos dans le sommeil. Endormi, il est pourtant sans lieu et, on peut le dire, sans foi. La sincérité fondamentale lui manque ou, plus justement, à sa sincérité manque la base : cette position de lui-même qui est aussi repos, où il s'affirme dans la fermeté et la fixité de son absence devenue son support. Bergson, derrière le sommeil, voyait la totalité de la vie consciente, moins l'effort de concentration. Le sommeil est, au contraire, l'intimité avec le centre. Je ne suis pas dispersé, mais rassemblé tout entier

où je suis, en ce point qui est ma position et où le monde, par la fermeté de mon attachement, se localise. Là où je dors, je me fixe et je fixe le monde. Là est ma personne, empêchée d'errer, non plus instable, éparpillée et distraite, mais concentrée dans l'étroitesse de ce lieu où le monde se recueille, que j'affirme et qui m'affirme, point où il est présent en moi et moi absent en lui, par une union essentiellement extatique. Là où je dors, ma personne n'est pas seulement située là, mais elle est ce site même, et le fait du sommeil est

ce fait que, maintenant, mon séjour est mon être¹.

Il est vrai que, dans le sommeil, il semble que je me referme sur moi, dans une attitude qui rappelle le bonheur ignorant de la première enfance. Cela peut être, mais ce n'est pourtant pas à moi seul que je me confie, je ne m'appuie pas contre moi-même, mais contre le monde devenu en moi l'étréité et la limite de mon repos. Le sommeil n'est pas normalement une défaillance, l'abandon découragé de mon point de vue viril. Le sommeil signifie qu'à un certain moment, pour agir, il faut cesser d'agir, — qu'à un certain moment, sous peine de me perdre dans le vagabondage, je dois m'arrêter, transformer virtuellement l'instabilité des possibles en un seul point d'arrêt contre lequel je m'établis et me rétablis.

L'existence vigilante ne se défait pas dans ce corps endormi auprès duquel les choses demeurent ; elle se retire du lointain qui est sa tentation, elle en revient à l'affirmation primordiale qui est l'autorité du corps, non pas séparé, mais pleinement d'accord avec la vérité du lieu. S'étonner qu'au sortir du sommeil tout se retrouve, c'est oublier que rien n'est plus sûr que le sommeil, que le sens du sommeil, c'est précisément d'être l'existence vigilante se ramassant sur la certitude, rapportant toutes les possibilités errantes à la fixité d'un principe et se rassasiant de cette certitude, de telle sorte qu'au matin le nouveau puisse l'accueillir, qu'un nouveau jour puisse commencer.

1. Cela est fortement exprimé par Emmanuel Levinas (*De l'existence à l'existant*).

Le rêve.

Ma nuit, l'essence de la nuit ne nous laisse pas dormir. En elle il n'est pas trouvé de refuge dans le sommeil. Si l'on manque au sommeil, à la fin l'épuisement vous infecte ; cette infection empêche de dormir, se traduit par l'insomnie, par l'impossibilité de faire du sommeil une zone franche, une décision claire et vraie. Dans la nuit, l'on ne peut dormir.

On ne va pas du jour à la nuit : qui suit ce chemin trouve seulement le sommeil, lequel termine le jour mais pour rendre possible le lendemain, fléchissement qui vérifie l'essor, certes un manque, un silence, mais pénétré d'intentions et à travers quoi devoirs, buts et travail parlent pour nous. Le rêve, en ce sens, est plus proche de la région nocturne. Si le jour se survit dans la nuit, dépasse son terme, devient ce qui ne peut s'interrompre, ce n'est déjà plus le jour, c'est l'interrompu et l'incessant, c'est, avec des événements qui semblent appartenir au temps et des personnages qui semblent ceux du monde, l'approche de l'absence de temps, la menace du dehors où manque le monde.

Le rêve est le réveil de l'interminable, une allusion du moins et comme un dangereux appel, par la persistance de ce qui ne peut prendre fin, à la neutralité de ce qui se presse derrière le commencement. De là que le rêve semble faire surgir, en chacun, l'être des premiers temps — et non seulement l'enfant, mais, par delà, le plus lointain, le mythique, le vide et le vague de l'antérieur. Celui qui rêve dort, mais celui qui rêve n'est déjà plus celui qui dort, ce n'est pas un autre, une autre personne, c'est le pressentiment de l'autre, ce qui ne peut plus dire moi, ce qui ne se reconnaît ni en soi ni en autrui. Sans doute la force de l'existence

L'intentionnel. En renonçant à l'intentionnalité comme à un fil conducteur vers l'eidos du psychisme et qui commanderait l'eidos de la sensibilité, l'analyse suivra la sensibilité dans sa signification pré-naturelle jusqu'au Maternel où, en guise de proximité, la significativité signifie avant qu'elle ne se crispe en persévérance dans l'être au sein d'une Nature.

3° Sensibilité et psychisme

Le psychisme de l'intentionnalité ne réside pas dans la conscience de..., dans son pouvoir de thématiser, ni dans la « vérité de l'être » qui se découvre en elle selon telle ou telle autre signification du Dit. Le psychisme est la forme d'un déphasage insolite d'un desserrage ou d'une deserre de l'identité : le même empêché de coïncider avec lui-même, dépareillé, arraché à son repos, entre sommeil et insomnie, halètement, frémissement. Non point abdication du Même, aliéné et esclave de l'autre, mais abnégation de soi pleinement responsable de l'autre. Identité s'accusant par la responsabilité et au service de l'autre. Sous les espèces de la responsabilité, le psychisme de l'âme, c'est l'autre en moi; maladie de l'identité accusée et soi, le même pour l'autre, même par l'autre¹. Qui pro quo substitution extra-ordinaire, ni tromperie, ni vérité, intelligibilité préliminaire de la signification, mais bouleversement de l'ordre de l'être thématizable dans le Dit, de la simultanéité et de la réciprocité des relations dites. Signification possible uniquement comme incarnation. L'animation, le pneuma même du psychisme, l'altérité dans l'identité, est l'identité d'un corps s'exposant à l'autre, se faisant « pour l'autre » : la possibilité du donner. La dualité non assemblable des éléments de ce trope est la dia-chronie de l'un-pour-l'autre, la signification de l'intelligibilité non red-

1. L'Âme est l'autre en moi. Le psychisme, l'un-pour-l'autre, peut être possession et psychose; l'âme est déjà gram de folie.

E. LEVINAS, AUTREMENT QU'ÊTRE OU AU DEHORS DE L'ESSENCE

vable à la présence ou à la simultanéité de l'essence dont elle serait le décroît. L'intentionnalité n'est pas psychisme par la thématization qu'elle opère¹ quel que soit le rôle de la manifestation pour le commencement de la philosophie et la nécessité de la lumière pour la signification même de la responsabilité. Le psychisme de l'intentionnalité, par-delà la corrélation du Dit et du Dire, tient à la signification du Dire et de l'incarnation, à la diachronie; l'intentionnalité ne se faisant jamais sinon en perdant son sens, en se trahissant, en *apparaissant* selon l'intelligibilité du système² comme simultanée du thème qu'elle vise. La signification qui anime l'affectif, l'axiologique, l'actif, le sensible, la faim, la soif, le désir, l'admiration, ne tient pas à la thématization que l'on peut trouver en eux, ni à une variation où à une modalité de la thématization. L'un-pour-l'autre que constitue leur signification, n'est pas un savoir de l'être, ni un quelconque autre accès à l'essence. Ces significations ne tirent leur signification ni du connaître ni de leur condition de connues. Celle qu'elles portent dans le système, dans le Dit, dans la simultanéité d'une langue, est empruntée à ce psychisme préalable, signification par excellence. Dans le système, la signification tient à la définition des termes les uns par les autres dans la synchronie de la totalité, le tout étant comme la finalité des éléments. Elle tient au système de la langue sur le point d'être parlée. Situation sous les espèces de laquelle s'accomplit la synchronie universelle. Dans le Dit, avoir une signification, c'est, pour un élément, être de manière à s'en aller en références à d'autres éléments et, réciproquement, pour d'autres, c'est être évoqués par l'un. On voit certes que le psychisme peut ainsi avoir un sens comme n'importe quel autre terme de la langue énoncée, se montrant dans le Dit, fable ou écrit.

1. C'est à partir de l'un pour l'autre de l'Incarnation du même que l'on peut comprendre la « transcendance » de l'intentionnalité : le pour l'autre du psychisme est passivité de l'exposition allant jusqu'à l'exposition de l'exposition, jusqu'à l'ex pression ou Dire; le Dire se fait thématization et Dit.
2. Voir plus haut.

Recueillement

Charles Baudelaire

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

l'exister. Il doit à la fois s'emparer de l'être et en même temps s'en retrancher : il doit recommencer l'être à partir de l'être anonyme, et ce recommencement suppose de nier l'impersonnalité de l'être tel qu'il est *pur être*. Ce recommencement est l'acte même de devenir un soi, de devenir un sujet.

Inversement, l'exister impersonnel du *il y a* est cela qui ne peut commencer. Il est toujours l'être indépendamment de tous les sujets et de toutes les déterminations. L'être est, dit Levinas, « irrémédiable », éternel, éternel de n'être rien, rien d'autre que l'être.

Etre quelqu'un, être un soi, c'est se retrancher de cette éternité même, c'est introduire la distance et la rupture, la négation comme le moyen de ne plus être ce qui est. Cette puissance de négation de l'être en tant être est la puissance du sujet en tant qu'il se pose, et se donne à soi comme une conscience. Pouvoir dit NON à l'être impersonnel, pouvoir se retrancher de l'être pur et donné, tel est l'acte de la conscience et du sujet.

Etre un sujet, un soi, c'est pouvoir commencer et finir, c'est un acte de liberté qui consiste à s'arracher à l'impersonnalité et à l'éternité du *il y a*. Etre soi, c'est pouvoir devenir une temporalité. Et devenir une temporalité, c'est pouvoir nier l'être présent, reprendre pour soi l'impersonnalité même de l'exister de la présence. Voilà pourquoi le suicide est encore l'acte le plus libre, celui qui montre, dans sa plus grande pureté, l'activité du sujet. Se suicider, c'est garder la possibilité suprême d'opposer sa subjectivité à l'être, de se reprendre dans l'impersonnalité et l'irrémédiable du *il y a*. La force du sujet, c'est de pouvoir ne pas être.

Mais ne dira-t-on pas que l'exister dans sa pure impersonnalité ne peut même pas être saisi et donné, sinon par un existant sujet qui s'en déprend et le nie ? C'est ce qu'Heidegger pense. Il n'y a d'être que pour un étant, *pour qui il est question de l'être dans son être*. La relation de l'être - l'exister - à l'étant est indissoluble, et on ne peut pas affirmer un être sans un étant.

Mais pour Levinas, il y a précisément des expériences de la séparation entre *l'exister* et *l'existant*, des « expériences » de l'être dans l'impersonnalité du *il y a*.

Expérience qui est celle de la souffrance. Mais pour le faire comprendre, il va précisément prendre une forme limite de souffrance, l'insomnie.

Dans la souffrance de l'insomnie, ce qui précisément nous est ôté, c'est la possibilité de nier l'être du « *il y a* ». L'insomnie n'est plus la conscience de quelque chose, elle ne participe plus de l'intentionnalité, parce qu'elle n'est plus l'acte d'un sujet qui s'empare de quelque chose. Dans l'insomnie, on ne s'empare de rien, sinon du fait d'être, et rien de plus, sans commencement ni fin. L'insomnie est une veille qui met la conscience devant la limite même de l'activité du sujet. On veille, mais on ne veille plus sur rien, on n'est plus rien soi-même que l'être qui veille, qui est jeté face à la neutralité du « *Il y a* ». L'insomnie est sans recours, sans recul et sans retrait possible. Je ne peux me reposer dans le sommeil, je ne peux donc plus retourner en moi. Je fais l'épreuve de l'extériorité absolue de l'être, et je souffre, ou plutôt je suis la souffrance même de l'exister.

Je ne suis plus un sujet de quoi que ce soit, puisque je ne peux plus me retenir dans le soi. Je deviens l'objet d'une pensée de l'être en tant qu'il est anonyme.

L'impossibilité de déchirer l'envahissant, l'inévitable et l'anonyme bruissement de l'existence se manifeste en particulier à travers certains moments où le sommeil se dérobe à nos appels. On veille quand il n'y a plus rien à veiller et malgré l'absence de toute raison de veiller. Le fait nu de la présence opprime : on est tenu à l'être, tenu à être. On se détache de tout objet, de tout contenu. Mais il y a présence. Cette présence qui surgit derrière le néant n'est ni un être, ni le fonctionnement de la conscience s'exerçant à vide, mais le fait universel de l'*il y a*, qui embrasse et les choses et la conscience.

De l'existence à l'existant, Paris, Vrin, 1963, Page 110.

Ainsi l'insomnie est-elle la souffrance même, une passivité plus passive que toutes les activités du sujet. Perdre le sommeil, c'est être jeté dans la patience pure, celle de l'être avant toute détermination, de l'être en tant qu'il est avant de pouvoir être pensé, dit, et intentionné. C'est aussi pourquoi la douleur de l'insomnie est une souffrance qui s'auto-engendre elle-même. Je n'ai plus besoin de raison pour perdre le sommeil. La perte du sommeil devient la raison même de l'impossibilité de dormir.

Cette vigilance est une épreuve éprouvante, car elle est tout le contraire d'un retour à l'intimité. Ce n'est même plus moi qui suis dans l'insomnie, puisque l'insomnie même est l'épreuve de l'extinction du sujet. Mais d'une extinction qui ne me rejette pas du tout dans le monde des objets, mais dans l'être absolument indéterminé du *il y a*.

Au fond, la souffrance et l'insomnie sont des épreuves ontologiques, et non des expériences de la conscience. Ce qui ne veut pas dire que la conscience ne soit pas précisément ce qui est en souffrance dans cette épreuve. Ce n'est plus une expérience subjective, mais l'épreuve d'un « malgré soi » de la subjectivité, un au-delà de tout sujet. En ce sens, je ne dis plus que je souffre de quelque chose. Car ce n'est pas moi qui souffre, mais le moi qui est en souffrance de soi. Et pas davantage est-ce souffrir de quelque chose. C'est tout mon être qui est la souffrance, et le moi qui souffre n'est pas un sujet à qui la souffrance échoirait comme une expérience parmi d'autres. Le sujet est atteint dans la souffrance bien plus essentiellement que dans toute expérience. Puisque la souffrance est l'épreuve de l'absurdité de l'être, l'épreuve du non-sens, l'épreuve même de ne plus pouvoir signifier. Dans la souffrance, « il n'y a plus ni dehors ni dedans ». C'est la nuit de la nuit.

Le moi est emporté par la fatalité de l'être. Il n'y a plus de dehors, ni de dedans. La vigilance est absolument vide d'objets. Ce qui ne revient pas à dire qu'elle est expérience du néant ; mais qu'elle est aussi anonyme que la nuit elle-même.

Levinas, De l'existence à l'existant. Ibidem, page 110.

Texte qui fait étonnamment écho au poème de Joé Bousquet : « Il y a une nuit dans la nuit ».

4. La morbidité.

D'où le lien permanent que Levinas établit entre la souffrance et la mort.

Dans ce sens, la souffrance est l'impossibilité du néant. Mais il y a dans la souffrance, en même temps que l'appel à un néant impossible, la proximité de la mort. Il n'y a pas seulement le sentiment et le savoir que la souffrance peut aboutir à la mort. La douleur en elle-même comporte comme un paroxysme, comme si quelque chose de plus déchirant encore que la souffrance allait se produire, comme si malgré toute absence de dimension de repit qui constitue la souffrance, il y avait encore un terrain libre pour un événement, comme s'il fallait encore s'inquiéter de quelque chose, comme si nous étions à la veille d'un événement au delà de celui qui est jusqu'au bout dévoilé dans la souffrance.

Levinas, Le temps et l'Autre, page 55/56.

Levinas considère la souffrance comme une épreuve qui nous amène à chaque fois dans la proximité de la mort. Non qu'il y ait dans la souffrance une peur de la mort, ou que la souffrance pourrait être le signe avant-coureur d'une mort nécessaire. Au contraire, la souffrance est encore, d'un point de vue biologique, une expérience vivante, et même l'expérience que le corps vit encore et se débat avec son mal. Mais la souffrance est proche de la mort sur un tout autre plan, celui de l'existence. Car la mort n'est pas, pour Levinas, seulement la mort biologique, la cessation de toute sensation. Au contraire, la mort existentielle est tout autre chose, comme la fin radicale de toute possibilité du sujet. Mourir, c'est radicalement ne plus pouvoir, pour le sujet, échapper à l'impersonnalité de l'exister pur, et sombrer dans l'indifférence de l'être. *C'en est fini de l'héroïsme du sujet*. La mort ne peut jamais être assumée ou voulue, puisqu'elle est la radiation même du sujet en tant que vouloir et en tant que conscience.

Les insomnies

Barbara

A voir tant de gens qui dorment et s'endorment
à la nuit,
Je finirai, c'est fatal, par pouvoir m'endormir
aussi.

A voir tant d'yeux qui se ferment, couchés dans
leur lit,
Je finirai par comprendre qu'il faut que je
m'endorme aussi.

J'en ai connu des grands, des beaux, des bien
bâtis, des gentils
Qui venaient pour me bercer et combattre mes
insomnies
Mais au matin, je les retrouvais, endormis dans
mon lit
Pendant que je veillais seule, en combattant mes
insomnies.

A force de compter les moutons qui sautent
dans mon lit,
J'ai un immense troupeau qui se promène dans
mes nuits.
Qu'ils aillent brouter ailleurs, par exemple, dans
vos prairies.
Labourage et pâturage ne sont pas mes travaux
de nuit,

Sans compter les absents qui me reviennent
dans mes nuits.
J'ai quelquefois des vivants qui me donnent des
insomnies
Et je gravis mon calvaire, sur les escaliers de la
nuit.
J'ai déjà connu l'enfer, connaîtrai-je le paradis?

Le paradis, ce serait, pour moi, de m'endormir la
nuit
Mais je rêve que je rêve qu'on a tué mes
insomnies
Et que, pâles, en robe blanche, on les a couchées
dans un lit
A tant rêver que j'en rêve, les revoilà, mes
insomnies.

Je rôde comme les chats, je glisse comme les
souris
Et Dieu, lui-même, ne sait pas ce que je peux
faire de mes nuits.

Mourir ou s'endormir, ce n'est pas du tout la
même chose.
Pourtant, c'est pareillement se coucher les
paupières closes.
Une longue nuit, où je les avais tous deux
confondus,
Peu s'en fallut, au matin, que je ne me réveille
plus.

Mais au ciel de mon lit, y avait les pompiers de
Paris.
Au pied de mon lit, les adjudants de la
gendarmarie.
Ô Messieurs dites-moi, ce que vous faites là, je
vous prie.
Madame, nous sommes là pour veiller sur vos
insomnies.

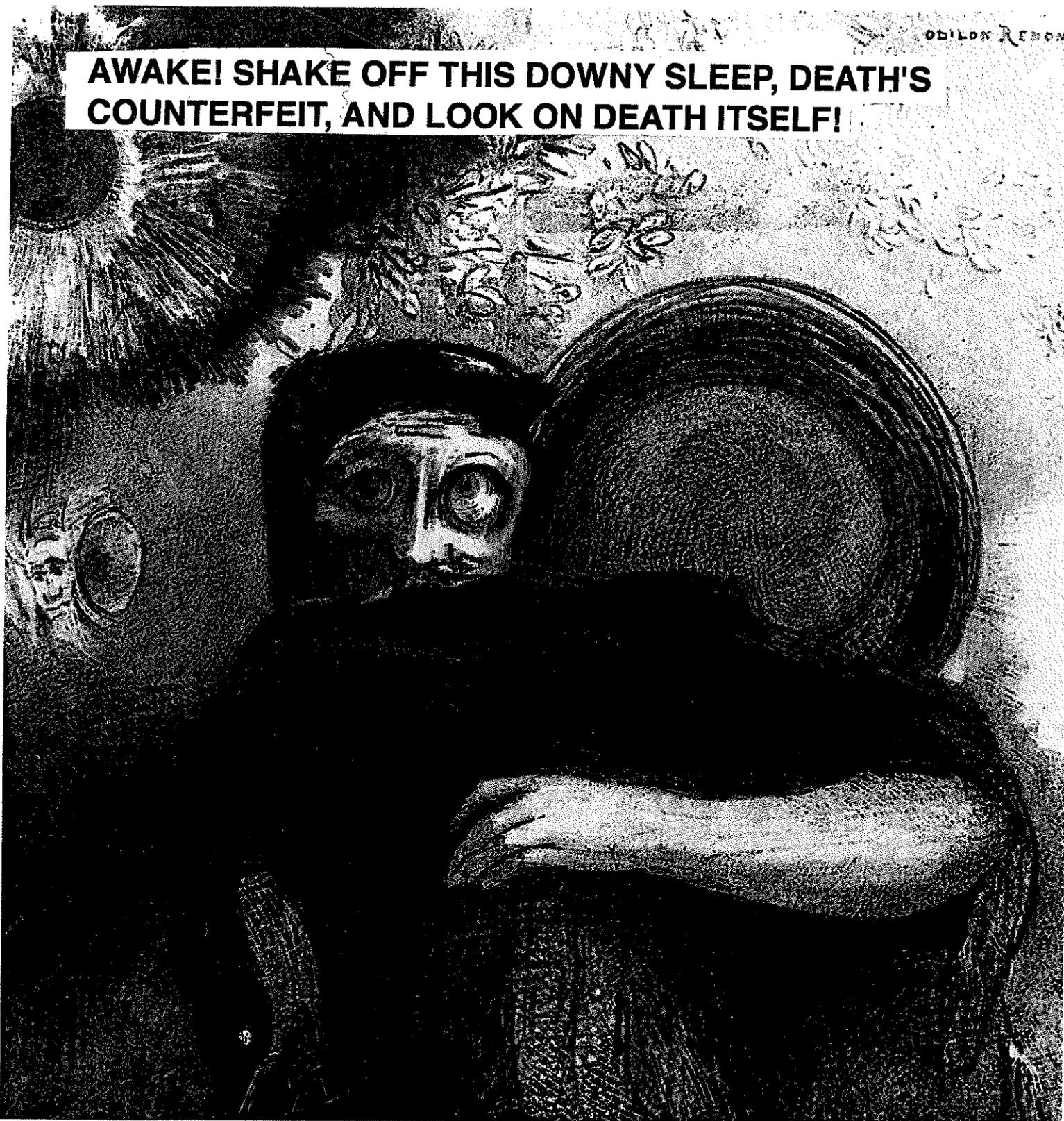
En un cortège chagrin, viennent mes parents,
mes amis.
Gravement, au nom du Père, du Fils et puis du
Saint-Esprit,
Si après l'heure, c'est plus l'heure, avant, ce ne
l'est pas non plus,
Ce n'est pas l'heure en tout cas, mais grand
merci d'être venus.

Je les vois déjà rire de leurs fines plaisanteries,
Ceux qui prétendent connaître un remède à mes
insomnies.
Un médecin pour mes nuits, j'y avais pensé, moi
aussi.
C'est contre lui que je couche mes plus belles
insomnies.

A voir tant de gens qui dorment et s'endorment
à la nuit,
J'aurais fini, c'est fatal, par pouvoir m'endormir
aussi
Mais si s'endormir c'est mourir, ah laissez-moi
mes insomnies.
J'aime mieux vivre en enfer que dormir en
paradis.
Si s'endormir c'est mourir, ah laissez-moi mes
insomnies.
J'aime mieux vivre en enfer que de mourir en
paradis...

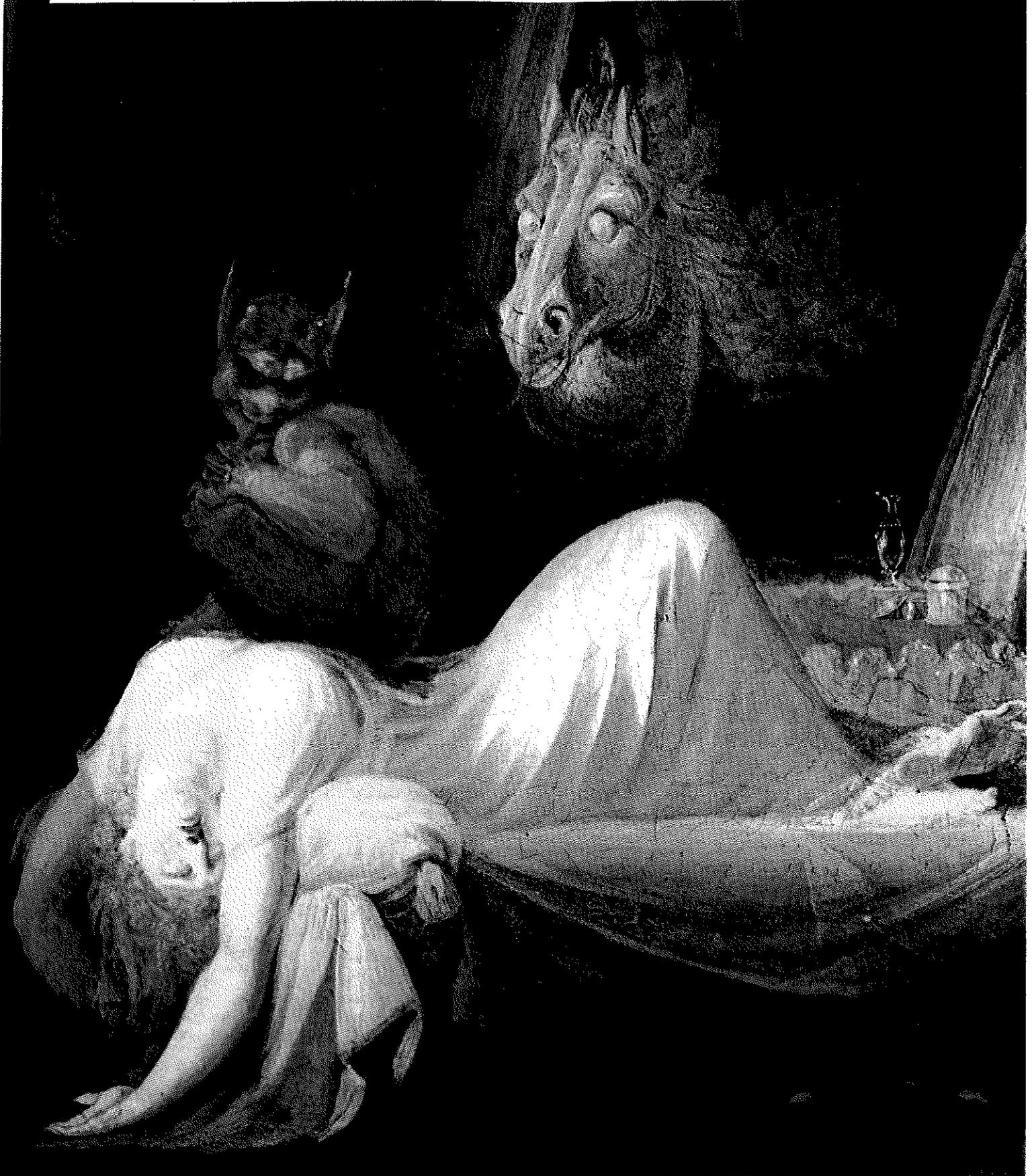
ODILON REDON

**AWAKE! SHAKE OFF THIS DOWNY SLEEP, DEATH'S
COUNTERFEIT, AND LOOK ON DEATH ITSELF!**



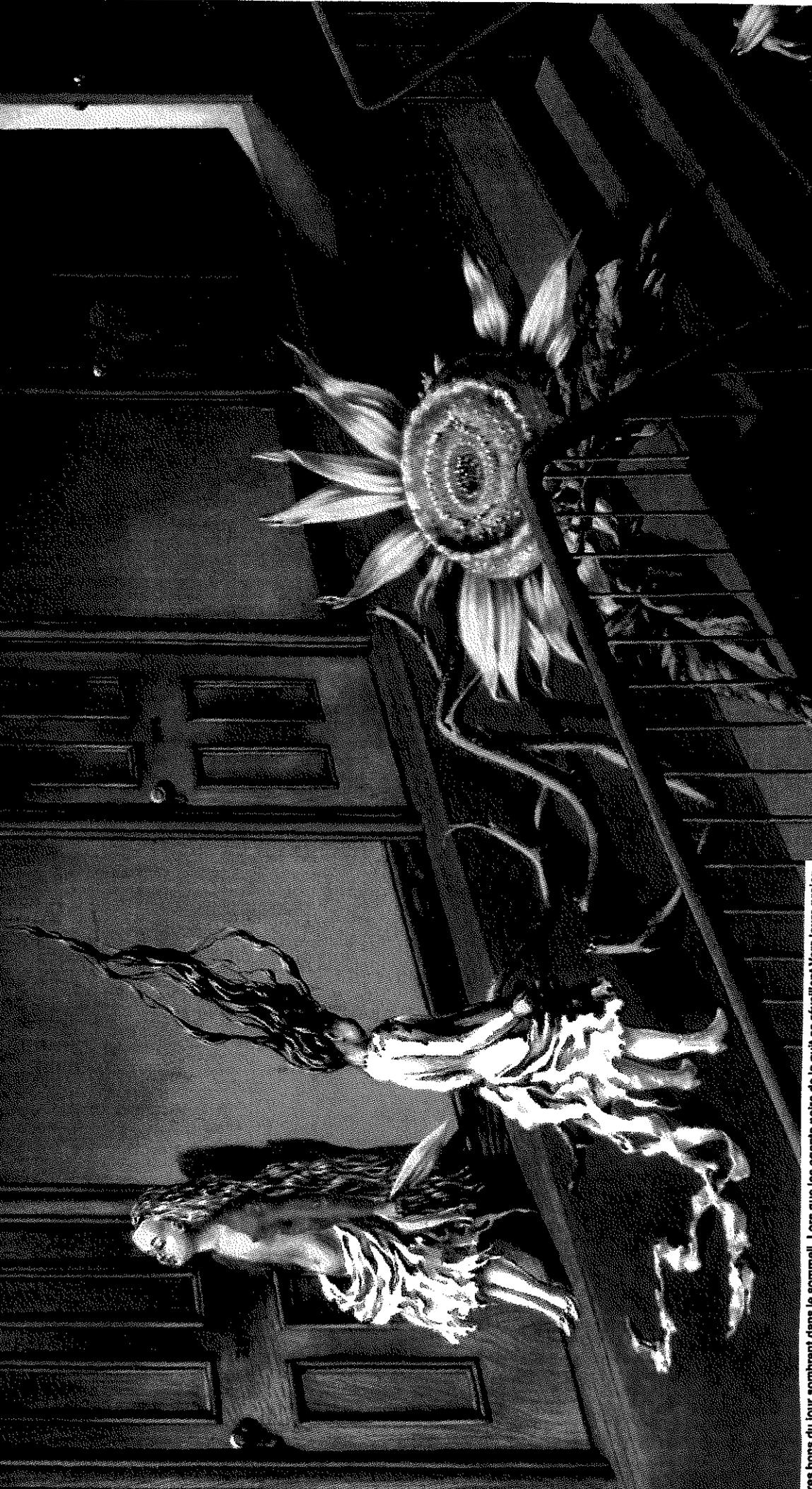
Secouez-vous, défaites-vous du sommeil douillet ! Quittez cette parodie de la mort et regardez la vraie mort en face !

**NOW O'ER THE ONE HALFWORLD NATURE SEEMS DEAD,
AND WICKED DREAMS ABUSE THE CURTAIN'D SLEEP**



Dans la moitié du monde à cette heure la nature semble morte, et de vilains cauchemars violent la tranquillité du sommeil sous son édredon

**GOOD THINGS OF DAY BEGIN TO DROOP AND
DROWSE; WHILE NIGHT'S BLACK AGENTS TO
THEIR PREYS DO ROUSE.**



Les êtres bons du jour sombrant dans le sommeil, Lors que les agents noirs de la nuit se réveillent Vers leurs proies.

Veiller

(Notes de répétitions 26 décembre 2013)

Virginie Colemyn. Cette scène (Acte II, scène 1) me fait penser à l'ouverture d'*Hamlet*, c'est une scène de surveillance. Fléance est là. Il bosse. Il a déjà une épée. Mais peut-être qu'il est inquiet. C'est un veilleur, quelqu'un qui ne dort pas.

Barbara Jung. Parce qu'il a quel âge ce Fléance ? Ce n'est peut-être pas un garçonnet non plus.

Virginie Colemyn. C'est un peu comme le veilleur des *Atrides* ou du *Désert des Tartares*. Le père a des insomnies, il est recouvert de couvertures. Et il vient voir son fils.

Renaud Bechet. Il me semble qu'on ne joue pas dans la scène le fait que Banquo n'arrive pas à dormir. Comme Macbeth. C'est l'absence de sommeil qui les touche tous les deux.

Benoit Martin. C'est comme si Banquo lui aussi avait voulu tuer le roi.

Barbara Jung. Surtout que Fléance, c'est aussi potentiellement un futur roi. Possiblement, il est de la lignée des héritiers à qui les sorcières ont promis le trône.

Gwenaël Morin. Il faut que tu joues ça [Thomas Poulard]. Le poison des paroles des sorcières agit. Ce qui fait le lien entre ces deux scènes, celle du crime et celle des insomniaques, c'est le troc des armes, la circulation des armes qui dit aussi celle des désirs de meurtre.

Barbara Jung. Mais c'est aussi le regard sur son fils qui a changé depuis les prophéties. Banquo est dans son histoire. Il est en contact avec son enfant : « Prends mon épée, prends le sceptre ». Il se dit : « Mon fils sera peut-être roi ».

Essai d'une scène où Banquo voit en Fléance son futur roi : il dépose sur sa tête la couronne, et se laisse adouber par son fils. Scène de fantasma. Il est surpris par Macbeth en faute, dans un moment d'onanisme mental.

Gwenaël Morin. C'est intéressant mais il faut que ce soit plus simple. Il faut retrouver le fait que les personnages sont là, ensemble, parce qu'ils ne peuvent pas dormir.

Renaud Bechet. C'est quelque chose qui le hante. Ils sont tous les deux hantés par la prophétie des sorcières. Et Macbeth ment également quand il dit "Je n'y pense pas".

Gwenaël Morin. Mais on ne ment pas à son ami.

Renaud Bechet. Oui c'est la seconde phase de la trahison. À l'acte d'après, il décidera de le tuer. C'est l'arrivée de Macbeth qui arrache Banquo à son délire mental.

Gwenaël Morin. Essayons quelque chose de trop tendre, de presque bizarre : tu [Thomas Poulard] ne veux pas abîmer ton fils, tu es trop pressant, parce que tu vois en lui le roi. On doit lire la scène d'une inquiétude à deux.

Ils jouent tous les deux quelque chose de cet empressement malsain.

Gwenaël Morin. Oui mais quand tu dis "puissance miséricordieuse" il faut vraiment que tu vois un roi. Il faut que ce soit cette Vision qui provoque en toi le refus de l'image. Comme l'autre voit un poignard, lui voit un roi. Essaie ça.

Nouvel essai. "Comment va la nuit mon fils ? / La lune est couchée."

Renaud Bechet. Je comprends un peu mieux d'ailleurs cette histoire de sommeil : il ne veut pas dormir. Parce que dormir, c'est être à nouveau assailli par de mauvaises pensées.

Gwenaël Morin. Banquo vient semer le doute dans l'esprit de Macbeth. Lui aussi pourrait ne pas être aussi clair et pur qu'on le croit. Banquo joue avec un coup d'avance avec Macbeth dans cette scène : il lui parle de la séduction de sa femme, il joue sur la prophétie des sorcières. On sent ici que leur amitié se voile. Ça pourrait être étrange d'imaginer qu'ils sont tous les deux dans la chambre du roi : ils assisteraient tous les deux à son sommeil. On ne fera pas ça, mais on pourrait imaginer que Banquo arrive au-dessus du roi, parlant à son fils, en disant "Comment va la nuit ?". Il parlerait à son fils resté dehors mais on le verrait en train de chercher à tuer le roi, quand surviendrait Macbeth. On pourrait imaginer cette scène où les deux meurtriers en puissance, les deux insomniaques se retrouvent, penchés au-dessus du sommeil du roi.

LE THEATRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

17 janvier 2014

Atelier de transmission :

Il est mené par Thomas Poulard et Mickaël Comte avec une seule participante.

Répétition :

Un long moment de travail à la table. Reprise des discussions sur les actes IV et V. Pour Renaud Béchet, l'acte IV n'est pas une parenthèse dans l'intrigue principale qui suit le personnage de Macbeth. L'acte IV montre la réalisation de ce que promet Macbeth et les conséquences de son délire paranoïaque. En effet, alors qu'il annonce pendant la première scène de l'acte IV qu'il tuera Macduff ainsi que toute sa famille et sèmera la désolation, l'acte IV donne à voir les manifestations de la politique de Macbeth.

Quelques idées émergent concernant la scène du banquet qui ne fonctionne plus dans la nouvelle configuration de l'espace. Plusieurs avis convergent vers l'idée de faire participer le public qui serait alors de plus en plus mobilisé pour l'acte IV et V.

Représentation :

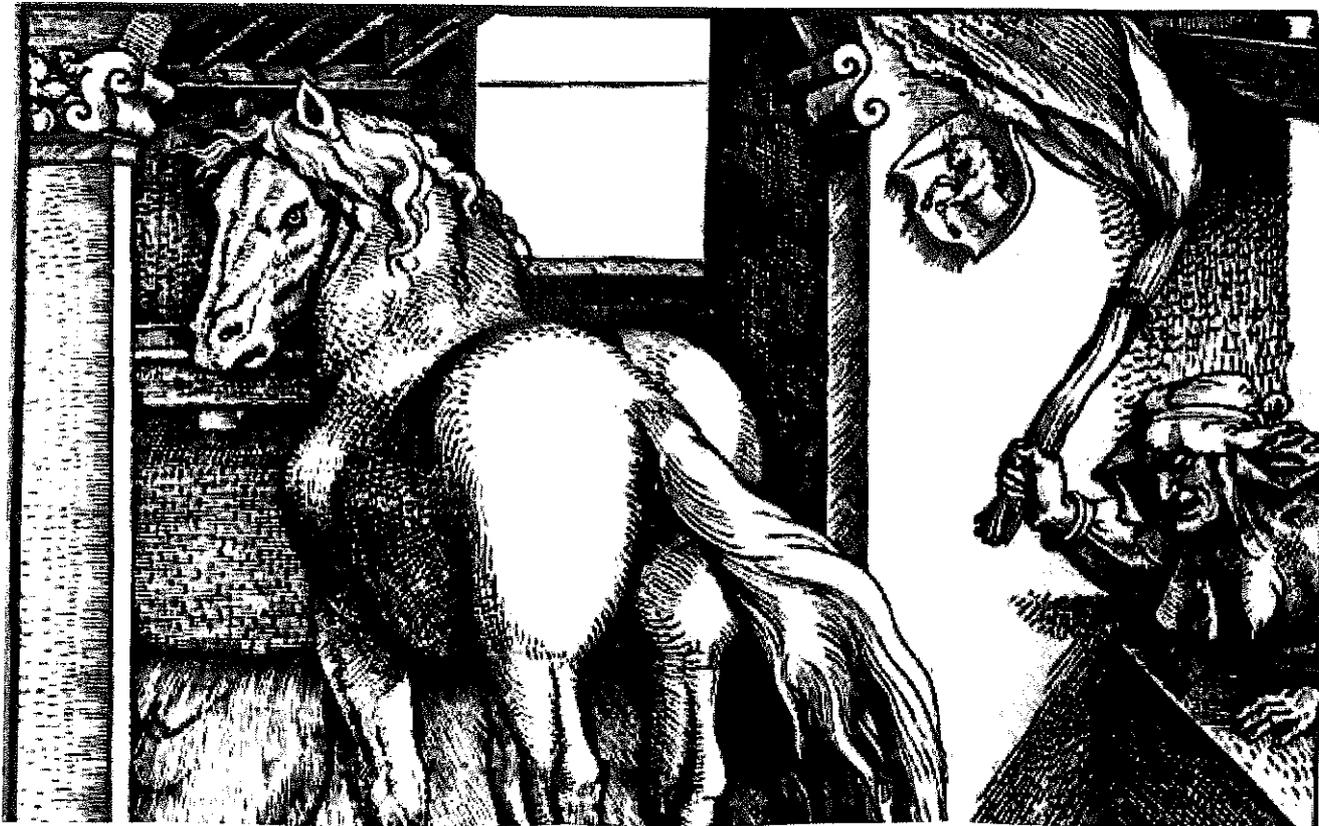
Chronique de la représentation :

Le travail sur l'acte IV en répétition est d'emblée visible le soir. La scène des sorcières à l'acte IV est considérablement modifiée, notamment dans le traitement des apparitions qui devient moins solennel mais montre l'aboutissement d'une réflexion sur la nature de l'apparition et son traitement théâtral. La solution choisie défait toute tentative d'illusion et exalte la théâtralité du procédé.

Chronique du public depuis le public :

Ce soir, la moyenne d'âge du public est plus élevée que d'habitude. On sent que la différence de génération agit sur les réactions sur public. Ce soir, le public est moins réactif que le premier jour où a été installée la nouvelle scénographie. On sent une ambiance plus familiale, plusieurs enfants sont dans le public. Il est tout à fait drôle de voir le public s'offusquer ou s'amuser de ce qu'« osent » les acteurs.

Camille Khoury



THE SLEEPING AND THE DEAD ARE BUT PICTURES: 'TIS THE EYE OF CHILDHOOD THAT FEARS A PAINTED DEVIL



Les dormeurs et les morts ne sont que des images. Il faut avoir l'œil d'un enfant pour être effrayé par le diable en peinture.